

Première vision

Je la voyais chaque matin de ma fenêtre donnant sur le boulevard Romain Rolland à Montrouge. Elle poussait un petit chariot noir à provisions qui annonçait son passage à l'avance. C'était une femme avec des cheveux blancs et des lunettes noires. Elle était si voûtée, que sans les vêtements de luxe qu'elle portait, preuve de son appartenance à la haute société, on aurait eu pitié de son allure. Je la voyais marcher en regardant droit devant elle jusqu'à ce qu'elle arrive à la porte sur le côté du cimetière municipal. Je ne pouvais pas voir plus loin. En allant à une autre fenêtre, je la regardais se déplacer dans les allées, toujours de son pas lent. Je n'arrivais jamais à voir le tombeau devant lequel elle s'arrêtait – j'étais sûr qu'elle allait voir quelqu'un, un fils peut-être ou sans doute un mari –. Elle n'avait rien à voir avec ces autres femmes qui venaient se promener au milieu des tombes. Ce n'était pas un de ces cimetières parisiens pour touristes, comme le Père Lachaise ou celui de Montparnasse (dire que c'est dans ce dernier qu'Alfred Jarry, l'inventeur de la pataphysique, y a sa dernière demeure).

Son éternel petit chariot, bien sûr, ne la quittait jamais. Je préparais ensuite mon petit-déjeuner, jetais un œil sur le journal ou alors j'écoutais un peu de musique. La journée passait et elle sortait de ma tête. Je n'aurais jamais imaginé un seul instant qu'elle pouvait passer la journée entière dans ce cimetière. Comme je l'ai dit tout se passait toujours plus ou moins de la même façon et les jours se succédaient. Mais ici comme ailleurs le 1^{er} Novembre arriva, le jour de la fête des morts. Ce matin-là, je m'étais levé de bonne heure pour sortir et accompagner, en me tenant loin d'elle, cette femme dans son deuil interminable. J'avais même emporté mon vieil appareil photo et j'étais allé chez la fleuriste pour acheter trois roses jaunes. Je n'avais pas pris mon petit-déjeuner et je me préparais à une espèce de jeûne existentiel, envahi de souvenirs lointains, de fantômes indiscrets à l'odeur fétide. C'était ma vie de chaque jour.

J'ai pris le boulevard Romain Rolland sans songer à l'œuvre de cet écrivain ou à une anecdote sur sa vie. Je l'avais à peine lu (je crois avoir feuilleté, une fois, un de ses textes sur Tolstoï ou sur Zweig, mais je ne m'en souviens plus très bien). On n'est tout de même pas obligé de lire les œuvres complètes du type qui a donné son nom à la rue dans laquelle on

habite. Encore qu'après tout, pourquoi pas ? Tous ces noms, qui ne sont pas seulement ceux d'écrivains, mais qui évoquent aussi des militaires, des hommes politiques, des « résistants », des étrangers, des parias dans certains cas, des héros, des martyrs, des saints, des artistes en général, témoignent d'une certaine façon, de ce que sont d'autres visages, les nôtres, anonymes et tellement passagers. Mais même avec tout ça, vous ne lisez pas la vie et l'œuvre du personnage dont votre rue porte le nom.

Je sais aussi par expérience, et c'est bien triste de le dire, qu'il est des villes dont les rues n'ont pas de noms. Elles sont simplement numérotées avec des chiffres impersonnels que seul le jazz peut animer de temps en temps. Mais pour revenir au nom que l'on donne aux rues, ce doit être terrible d'avoir à porté une rue éternellement sur son dos. C'est pour ça que Borges refusait que l'on donnât son nom à une rue, – pas plus qu'il ne voulut d'un mausolée, qu'il soit littéraire ou pas, dans le cimetière de la Recoleta à Buenos Aires – il préféra plutôt reposer à l'ombre d'Ulrica à Genève. Je n'imagine pas ce que Romain Rolland doit penser en ce moment ! Devenu un nom de rue et condamné à voir passer indéfiniment des personnages éthérés comme cette femme, sans pouvoir écrire ce que l'on y voit. Qu'aurait écrit Romain Rolland sur cette femme ? Comment l'aurait-il écrit ce conte ? Quel titre lui aurait-il donné ?

Je sais que l'on se souvient plus de Romain Rolland comme d'une sorte d'alter ego de Stephan Zweig et pour s'être opposé à ce dernier dans une interminable bataille dont le champ était fait de biographies d'autrui. Finalement, c'est Stefan Zweig qui a gagné. Ils ont tous les deux passé leur vie à écrire sur les autres – mais sur quoi pouvait-on écrire au XX^e siècle, si le XIX^e siècle avait dévoré tout ce qui pouvait s'écrire sur le « moi ». Stefan Zweig et Romain Rolland ont combattu « face à face » comme de bons amis. Stefan Zweig a même fini par écrire une vie de Romain Rolland. Tous les deux sont morts à la fin de la Deuxième Guerre mondiale dans les tranchées de leur désespoir. Je me souviens particulièrement de leurs livres sur Tolstoï, remplis d'aphorismes exemplaires, l'un et l'autre habités d'un pacifisme bondissant. Ils se montrèrent sévères et inflexibles avec Sophie, l'épouse de Tolstoï, à qui ils reprochaient d'avoir traité le pauvre comte comme un véritable esclave. Mais en réalité, dans ses *Mémoires*, Sophie nous en dit beaucoup plus sur Tolstoï que tous les deux dans leurs biographies écrites à la gloire de l'écrivain russe. Sophie n'aura-t-elle pas été un peu comme la femme de ce conte.

C'est en compagnie de ces regards sur le passé que j'arrivai au cimetière. Il y avait de la couleur partout, surtout du jaune. Des délégations officielles déposaient des couronnes funèbres sur les tombes finement sculptées et étincelantes. D'autres, dans des voitures de luxe, avaient amené leur prêtre pour pouvoir prier tout en restant bien au chaud. Je vis des couples âgés, je vis des enfants tenant la main de leurs parents, je vis toutes sortes de gens, mais elle je ne la vis pas. Je décidai de l'attendre. J'arpenai les allées du cimetière qui ne comptait pas plus de deux carrés. Je marchai et marchai mais en vain. Une soudaine allergie m'obligea à abandonner ma solitaire et inutile croisade. Mes étouffements retentissaient dans le cortège officiel. Je sortis par l'entrée principale du cimetière, qui paraissait absorbé par le bruit du boulevard périphérique qui le contournait, presque au-dessous des tombes, happant tout sur son passage. Impossible de ne pas penser au film *Les triplettes de Belleville* (au fait, la femme de ce film ressemble beaucoup à cette histoire encore que la nôtre pourrait paraître plus solitaire encore). Je revins chez moi en prenant le même chemin, je remontais la rue Jean Jaurès (ce socialiste assassiné dans un café de Paris pour s'être opposé à la Grande Guerre), je prenais ensuite la rue de la République (là il vaut mieux ne rien dire), puis la rue Jean Monnet (l'un des pères de cette nouvelle Europe, financière et transinhumaine, pardon, je voulais dire « transsibérienne »), et enfin la rue Gabriel Péri (un authentique résistant français) avant d'arriver sur le dernier boulevard, celui de Romain Rolland. Ce chemin que j'avais fait des années durant ne m'avait jamais donné l'occasion de penser à tous ces personnages, à ces ombres urbaines qui se promènent vainement dans notre mémoire. Exactement comme si ces rues s'étaient appelées Pompidou, Eisenhower ou Adenauer.

Le lendemain, il n'y eut plus de petit chariot à la dame voûtée. Les matins passèrent les uns après les autres et moi, j'avais peu à peu oublié, sans m'en rendre compte, son visage, et sa démarche. Cette tombe qu'elle allait voir tous les matins doit être aussi méconnaissable que ce qu'elle l'est pour moi aujourd'hui. Il m'est arrivé une fois de rêver d'elle. Je la voyais pousser son petit chariot plein de provisions qu'elle avait dû faire pour elle et pour « lui » : des boîtes de conserve, du lait, deux jambons crus et quelques litchis de Madagascar. Je la voyais s'asseoir sur une tombe, sur sa tombe à « lui » et déjeuner en silence. Dans mon rêve, elle s'asseyait pour éplucher une douzaine de litchis et recueillait ensuite soigneusement les graines

brillantes de ce fruit magique. Je ne me souviens pas de ce qu'elle en faisait après. Le rêve finissait quand je la voyais s'éloigner du cimetière, toujours en poussant son petit chariot.

Mes matins se volatilisent avec mes lectures. Je prends de temps en temps deux ou trois photos des passants qui marchent sur le boulevard Romain Rolland sans s'intéresser le moins du monde à ce que cet homme a pu écrire. Rien de plus paradoxal tout de même que ce bâtiment qui jouxte le mien, c'est une école qui porte le nom d'un photographe français qui a immortalisé la « douce et heureuse » vie quotidienne du Paris en noir et blanc des « trente glorieuses » jusqu'à l'indigestion (c'est bien sûr de Robert Doisneau dont je parle). Au milieu de mes photos et de mes lectures cachées, je n'ai pas eu le temps de lire Romain Rolland. À dire vrai, je n'ai pas vraiment été attiré par ses livres.

Deuxième vision

Hier je l'ai revue. Elle marchait dans la rue Daguerre, en poussant le même chariot. À cette heure-là de l'après-midi, les employés de la mairie qui défont les étalages, changent les panneaux publicitaires en couleurs et les signaux de circulation pour dévier le trafic attendaient pour enlever les emplacements du marché du vendredi qui se tient dans cette rue. Les huit balayeurs du quartier allaient bientôt commencer à nettoyer l'endroit. Certaines personnes, totalement étrangères à cette scène, finissaient de déjeuner dans les restaurants longeant la rue piétonne. Les deux femmes qui tiennent le kiosque à l'angle de la rue parlaient de la météo du lendemain ou du surlendemain. Deux policiers en civil fumaient des joints en essayant d'attraper un type assez distrait pour leur avoir demandé s'ils n'en avaient pas un pour lui. Presque en face, une librairie portant le nom d'un poème de Mallarmé allait ouvrir ses portes. Les nouveautés de la rentrée de janvier étaient présentées dans la vitrine. On y remarquait surtout deux livres, un album de photos signées de Raymond Carver (très ressemblantes à des tableaux d'Edward Hopper !) et une anthologie en grand format des œuvres posthumes de plusieurs écrivains tchèques. D'autres personnes qui étaient arrivées à vélo, achetaient les

derniers fruits posés sur les étagères presque vides (à peine devait-il rester deux ou trois mangues et quelques litchis de Madagascar). De l'autre côté de la rue, un vieux monsieur essayait d'appeler de l'une des dernières cabines téléphoniques fonctionnant encore à Paris. Un peu plus loin, une petite fille promenait un basset.

Le vendredi, il y a un marché ambulant dans la rue Daguerre. Il y a très longtemps que voisins et touristes se donnent rendez-vous pour y retrouver des marchands qui, arrivant des quatre coins de France, viennent vendre leurs fromages et leurs jambons secs prêts à être dégustés. C'est la fin de l'hiver, et la foule des acheteurs est encore plus nombreuse. On pourrait croire que c'est un marché aux puces. Il donne une impression d'immobilité et de répétition prévisible. Les produits sont plus frais qu'ailleurs et, même si les prix sont plus élevés que dans les grandes surfaces, les habitants du quartier préfèrent la façon des commerçants et en profitent pour connaître les derniers potins du quartier et se vanter de leurs propres mérites.

Il y a d'ailleurs pas très loin de là, un véritable marché aux puces. Je l'ai découvert tout récemment. Il n'est ouvert que le dimanche. Tout y est très cher et là on pourrait vous vendre une mauvaise cuillère en métal pour une antiquité de la cour de Louis XIII (même pas de Louis XIV). La dernière fois que j'y suis allé, un vieux monsieur m'a raconté qu'avant la guerre, le marché était très animé. Beaucoup de Gitanes venaient lire l'avenir et déambulaient tout au long de l'après-midi en promettant des lendemains enchanteurs. On dirait qu'aujourd'hui les Gitanes ont disparu et qu'il n'y a plus d'avenir à lire sur les lignes de la main. Peut-être que tout ça existe encore, mais alors ce sera ailleurs, ici, dans cette ville, les gens paraissent ne faire que passer et on ne voit plus de Gitanes. C'est étrange. Il y aurait de quoi faire un film à la Tony Gatlif ! Mais il est bien possible aussi que plus personne ne veuille connaître l'avenir à l'avance ou que l'on ne veuille plus dépenser de l'argent pour ce genre de blagues.

Elle s'était arrêtée de marcher comme si elle attendait que quelque chose se passe. Ses mains jouaient avec ses longues tresses qu'elle entortillait dans tous les sens.

À trois heures tapantes, avec une parfaite ponctualité, tout le monde commençait à démonter les installations du marché. Les derniers acheteurs repartaient chez eux et les autres prenaient la direction du métro. Ceux qui avaient mangé au restaurant commandèrent un dessert à la

pistache ou un tiramisu avant de demander l'addition. Certains payèrent avec du liquide d'autres avec des chèques. Personne ne laissa un pourboire. Les garçons débarrassèrent les tables et sortirent pour aller fumer. Le premier livre qu'avait vendu la librairie était l'autobiographie d'un célèbre homme politique local (« Travaillez plus comme moi et vous deviendrez riche comme moi »). Les femmes du kiosque parlaient maintenant des élections, sans ne citer aucun des candidats, même pas l'auteur de l'autobiographie (qu'elles vendaient aussi elles aussi). Quelques touristes faisaient d'ultimes photos du marché et achetaient aussi du vin, des confitures, du miel de Bretagne et de grandes quantités d'ail. Les huit balayeurs parlaient du match de la veille : une équipe de football de l'est du pays, dont un joueur célèbre est aussi l'entraîneur de l'équipe. Ils avaient été éliminés après avoir encaissé une avalanche de buts lors des quarts de finale d'une coupe européenne de second rang. L'un d'eux avait parié une grosse somme et se lamentait sur son sort. Les cyclistes s'en prenaient aux camions stationnés des deux côtés de la rue. Ils se contentaient de quelques grimaces et continuaient leur chemin. Le chien que promenait la petite fille alla uriner tout près de la cabine téléphonique où se trouvait le vieil homme qui n'avait pu joindre personne. À côté de l'annuaire, il avait une bouteille de vodka vide. Une camionnette du magasin Bo-Bo qui distribue des plats congelés à domicile, s'est arrêtée à quelques mètres du marché avec la portière ouverte et la radio allumée. Le chauffeur est entré dans un immeuble tout proche. Tout le monde a pu écouter un journal d'informations qui émettait une émission spéciale. Il était question d'un coup d'État dans un pays lointain ; un endroit d'Amérique latine dont le nom commençait par C (ce n'est pas Curaçao, ce n'était pas Cuba ni le Costa Rica). On racontait que des militaires avaient formé un gouvernement d'unité nationale qui assurerait la démocratie et la paix. Un peu plus tard, dans un communiqué retransmis en différé, un colonel avec un nom ahurissant (ou rossinant) recommandait aux habitants de ce pays de ne pas sortir de chez eux jusqu'à nouvel ordre. Le chauffeur de la camionnette est revenu et a cherché une autre station. Il a finalement trouvé un programme qui n'émettait que de vieilles chansons françaises.

Je regardais toujours la femme avec son chariot, mais ça n'avait pas l'air de la déranger. Elle s'est approchée timidement pour ramasser les graines de litchis éparpillées sur le sol. C'était la fin de l'hiver, et il n'y avait presque plus de litchis à Paris. Les balayeurs qui la connaissaient

bien l'ont appelée par son prénom. L'un d'eux lui a donné quelques pièces de monnaie et un journal écrit dans une langue étrange. En échange, elle lui a lu l'avenir et lui a donné douze graines de litchis. Elle lui a dit que sa vie allait bientôt connaître un grand changement mais qu'il n'avait pas à s'inquiéter. Elle l'a regardé dans les yeux en lui disant de faire un peu plus attention à sa santé. Elle lui a encore dit quelques mots dans une langue étrange et le type l'a embrassée sur le front. Les autres regardaient la scène, indifférents. L'un d'eux s'est mis à rire. Finalement la femme est partie avec son chariot à provisions plein de graines de litchis et a pris la direction de ce petit hôtel borgne où elle habite. J'ai décidé de la suivre. Elle s'est arrêtée devant la librairie, celle des photos de Raymond Carver et de l'autobiographie de l'homme politique et elle est entrée pour prendre un cahier. Les livres ne l'intéressaient pas. Elle a trouvé quelques pièces pour acheter un cahier de quatre-vingt pages avec une couverture noire et de forme carrée. Elle est repartie ensuite vers le cimetière de Montrouge et elle est allée s'asseoir sur la tombe du double d'Alfred Jarry. Je l'ai vu cracher sur cette tombe. Elle l'avait peut-être confondu avec Boris Vian. À la fin de l'après-midi, elle écrivait ce conte.